

Daniel Cordier, soldat de l'ombre et gardien de la mémoire

DISPARITION Le secrétaire de Jean Moulin, devenu marchand d'art et mémorialiste, s'est éteint vendredi à l'âge de 100 ans.

PAR JEAN CHICHIZOLA jchichizola@lefigaro.fr

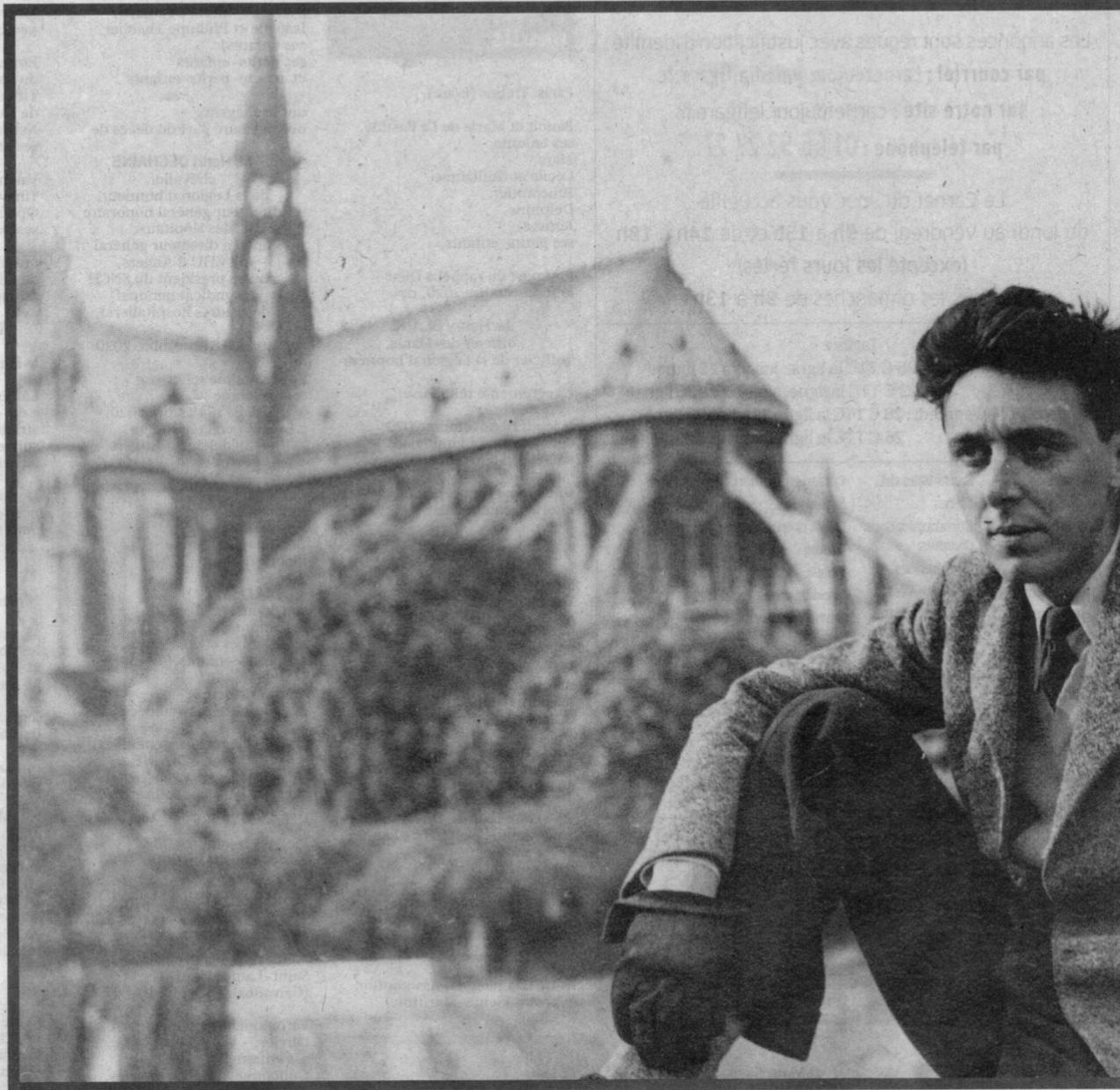
Un rire contagieux, une lucidité sans amertume et un don certain du récit : une fois la porte refermée, voilà les souvenirs que l'on emportait après avoir rencontré Daniel Cordier. Le rire était étonnamment juvénile, presque espiègle, chez ce vieil homme tiré à quatre épingles. Avec légèreté et élégance, il rythmait un récit souvent tragique, et l'on comprenait que l'humour masquait des failles et des chagrins. Qu'il était aussi une façon de prendre ses distances, de pratiquer l'ironie à ses propres dépens. De narrer avec la plus grande justesse une histoire de mort, de guerre et de résistance qui, mettant aux prises des hommes et des femmes souvent jeunes ou très jeunes, n'allait pas sans moments drolatiques, voire loufoques. Enfin, le rire de Daniel Cordier était peut-être aussi un lointain hommage à son « patron », à Jean Moulin, dont, dans *Alias Caracalla* (Gallimard), il a écrit qu'il avait « cette façon abandonnée de rire dont rayonnent les êtres libres ». Libre, Daniel Cordier l'était incontestablement. Libre et lucide. Lucide avec intransigeance mais sans amertume. Sur les menaces du temps présent comme un écho aux propos de l'historien franco-russe Michel Heller, rescapé du goulag : « *L'Histoire aide parfois à se remémorer l'avenir.* » Sur soi-même, son caractère, ses fautes passées. Lucidité aussi sur la Résistance, sur sa grandeur mais aussi ses faiblesses et ses divisions. Cordier, bien avant d'acquiescer un statut de « sage » faute de combattants, fut d'ailleurs, dès les années 1970, très sévèrement attaqué, il l'est parfois encore aujourd'hui, et sut toujours rendre les coups avec ténacité. Lucidité enfin sur les Français et sur la France. Ce Français libre, bien placé pour savoir qu'ils avaient été fort peu nombreux, rejoignait alors ses camarades compagnons de la Libération, comme l'ancien ministre Hubert Germain, se souvenant de l'attitude de certains de leurs compatriotes aux heures sombres. Dans *De l'Histoire à l'histoire* (avec Paulin Isnard, Gallimard), le lieutenant des FFL Daniel Cordier avait cette phrase terrible : « *J'ai vu comment les Français se sont conduits pendant l'Occupation, puis j'ai entendu comment ils en ont parlé après-guerre : comique et honteux.* »

Drôle et lucide, l'ancien secrétaire de Jean Moulin possédait enfin ce don, as-

sez rare, d'entraîner son auditoire dans son récit par-delà le temps écoulé. Un jour des années 2010, en plein cœur de Paris, il avait ainsi raconté au journaliste de passage son arrivée dans le Paris occupé, le 25 mars 1943. La rumeur de la rue, les couleurs et les contours de l'appartement parisien s'étaient peu à peu effacés et l'on s'était soudain retrouvés sur le quai de la gare de Lyon sept décennies plus tôt. Maniant verve et humour, Cordier avait raconté comment, ce jour-là, il était animé d'une idée fixe : aller rendre hommage au soldat inconnu avant le premier rendez-vous fixé à l'un de ses contacts, à midi dans un café proche de l'Étoile. Après la traversée à pied d'un Paris plein d'Allemands, il était arrivé à l'Arc de triomphe pour se rendre compte que le monument était lui aussi entouré de soldats ennemis se faisant photographier devant *La Marseillaise* de Rudé. Ce fut ensuite la descente des Champs-Élysées et le choc : un vieil homme et un enfant remontent vers l'Étoile. Sur leurs vêtements l'étoile jaune. Le jeune Français libre est partagé entre un sentiment de compassion et de honte, se souvenant de l'antisémitisme qui berça sa jeunesse. Soixante-dix ans plus tard, le compagnon de la Libération, l'un des premiers à rejoindre le général de Gaulle par patriotisme, par volonté de combattre, lâchait dans un souffle : « *Cet antisémitisme restera la honte de ma vie.* » Un récit et un mea culpa qui éclairaient la complexité du parcours d'un homme ayant vécu quatre vies en une.

Cordier le jeune maurassien antisémite, Cordier le Français libre, Cordier marchand d'art, Cordier historien de la Résistance et du rôle qu'y joua Jean Moulin... Daniel Cordier eut bien quatre vies de durées inégales, la plus forte étant probablement la plus courte, entre 1940 et 1945, mais toutes marquées par la même passion.

Né le 20 août 1920 à Bordeaux dans une famille de négociants, Daniel Cordier, né Bouyjou, fut d'abord un fils de la bourgeoisie du Sud-Ouest. Ses parents divorcent alors qu'il a 4 ans, et sa mère se remarie avec Charles Cordier. Son beau-père, dont il prendra le nom, le convertit à ses convictions maurassiennes. « *Tout enfant, écrit-il ainsi dans Alias Caracalla, avant même d'avoir ouvert un livre d'histoire, j'étais convaincu des crimes et de la trahison consubstantielle des juifs, peuple pervers*



Ci-dessus, Daniel Cordier à Paris, en 1945.

À droite, le 18 juin 2008 par une journée ensoleillée, à l'occasion des cérémonies du Mont-Valérien.

HANDOUT/AFP, POOL NEW/REUTERS

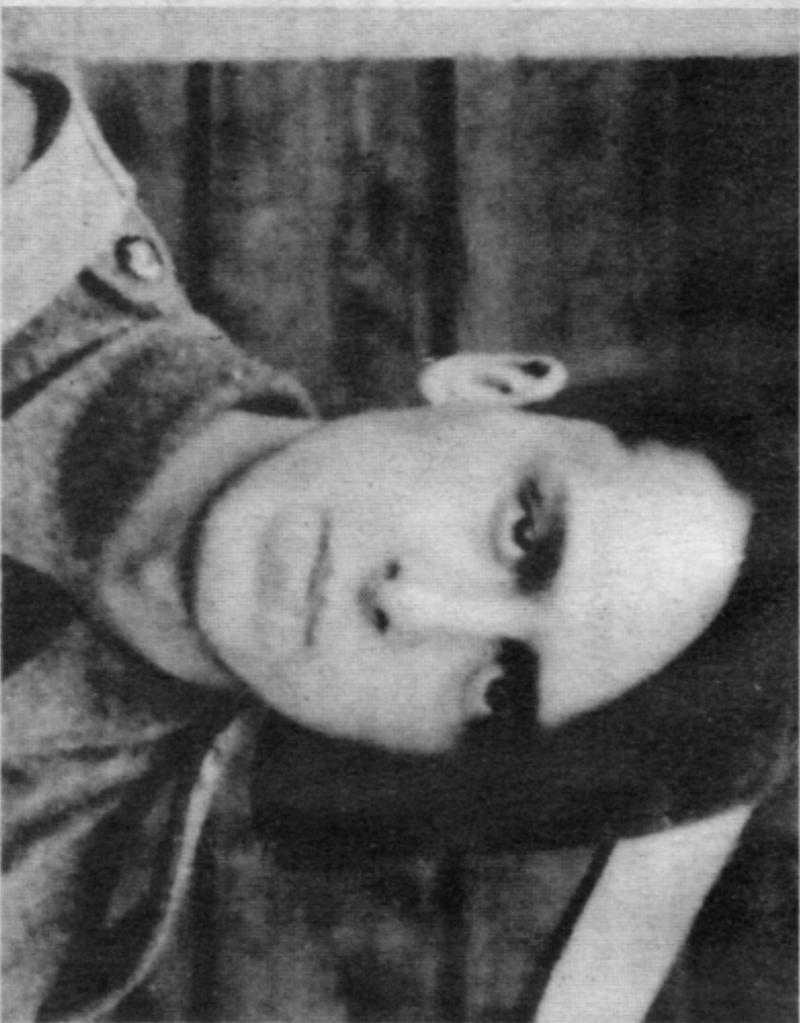
dont l'ambition visait la domination du monde par l'argent. Manœuvré par Satan, il était coupable de la mort du Christ et en subissait la malédiction. » Après les émeutes du 6 février 1934, le jeune Daniel rejoint logiquement l'Action française, et, quelques années plus tard, il est l'un des fondateurs du cercle Charles-Maurras. Un engagement qui va de pair avec un patriotisme personnel et familial intransigent. S'il s'agace de ces anciens combattants qui refusent d'écouter les « jeunes » qui n'ont pas fait la guerre, il vit dans le culte de la victoire de 1918. De son propre aveu, l'adolescent, qui découvre son homosexualité tout en tombant amoureux de belles jeunes filles, est d'un caractère « *autoritaire et sans concession* ». Pensionnaire d'un établissement religieux, il se plonge, quarante ans avant de se transformer en mémorialiste de la Résistance, dans un « *travail d'approfondissement, de comparaison, d'exégèse* » des Évangiles, de Bossuet, de Pascal ou des *Confessions* de saint Augustin.

« J'ai vu comment les Français se sont conduits pendant l'Occupation, puis j'ai entendu comment ils en ont parlé après-guerre : comique et honteux »

DANIEL CORDIER

Le 17 juin 1940, la vie de ce passionné s'écroule. « *Le cœur serré* », le maréchal Pétain, figure réverée, annonce « *qu'il faut cesser le combat* »... Pour Daniel, la désignation du vainqueur de Verdun à la vice-présidence, le 18 mai, puis à la présidence du Conseil, le 16 juin, était pourtant le signe d'une résistance à outrance et le gage de la victoire finale. Larmes, colère, Cordier envisage dans un premier temps de convaincre une poignée de ses amis de s'armer de fusils de chasse et de partir résister aux panzers qui déferlent sur la France. Abandonnant ce projet quelque peu suicidaire, il décide, avec l'approbation de son beau-père, de

partir pour l'Afrique du Nord pour y continuer la lutte. Il embarque le 21 juin, mais son bateau fait finalement route vers l'Angleterre. « *Un passé qui s'est déchiré avec le départ du bateau, écrit-il un peu plus tard dans son journal, un avenir auquel je ne peux donner une forme ni un sens.* » Il s'engage dans les Forces françaises libres le 28 juin. Le jeune homme est alors convaincu qu'il va retrouver son idole Charles Maurras à Londres, convaincu également que le général de Gaulle est aussi maurassien que lui. Son objectif est des plus clairs : tuer du Boche le plus vite possible. Le 6 juillet 1940, il voit le Général pour la première fois, et ce dernier a cette formule célèbre adressée aux volontaires : « *Je ne vous féliciterai pas d'être venus vous avez fait votre devoir. Quand la France agonise, ses enfants se doivent de la sauver.* » En 1941, l'homme qui veut tuer du Boche entre dans ce qui s'appellera bientôt le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA, le service secret de la France libre). Un choix qui va bouleverser sa vie et la dévaster tout à la fois. Voué à la lutte clandestine et « *politique* », Daniel Cordier exprimera toujours son regret de ne pas être parti se battre, et de mourir, peut-être, « *dans le soleil d'Afrique* » ou d'ailleurs. En 1960, il aura cette phrase terrible : « *Ne jamais oublier que le regret de ma vie est celui de cette histoire que je n'ai jamais vécue.* » Le lieutenant Cordier est parachuté en France en juillet 1942 pour être le radio et le secrétaire de Georges Bidault, figure de la démocratie chrétienne, ancien éditorialiste au quotidien catholique *L'Aube*, voué aux gémonies par l'Action française. En fait, « *Rex* », le délégué du général de Gaulle - Cordier n'apprendra qu'en octobre 1944 qu'il s'agissait de Jean Moulin -, décide que le jeune FFL travaillera pour lui. Ce choix fait suite à un dîner improbable qui rappelle la fameuse formule écrite en 1940 par l'historien Marc Bloch, résistant fusillé par les Allemands en 1944 : « *Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émo-*



HANDOUT/AFP

JUILLET 1940

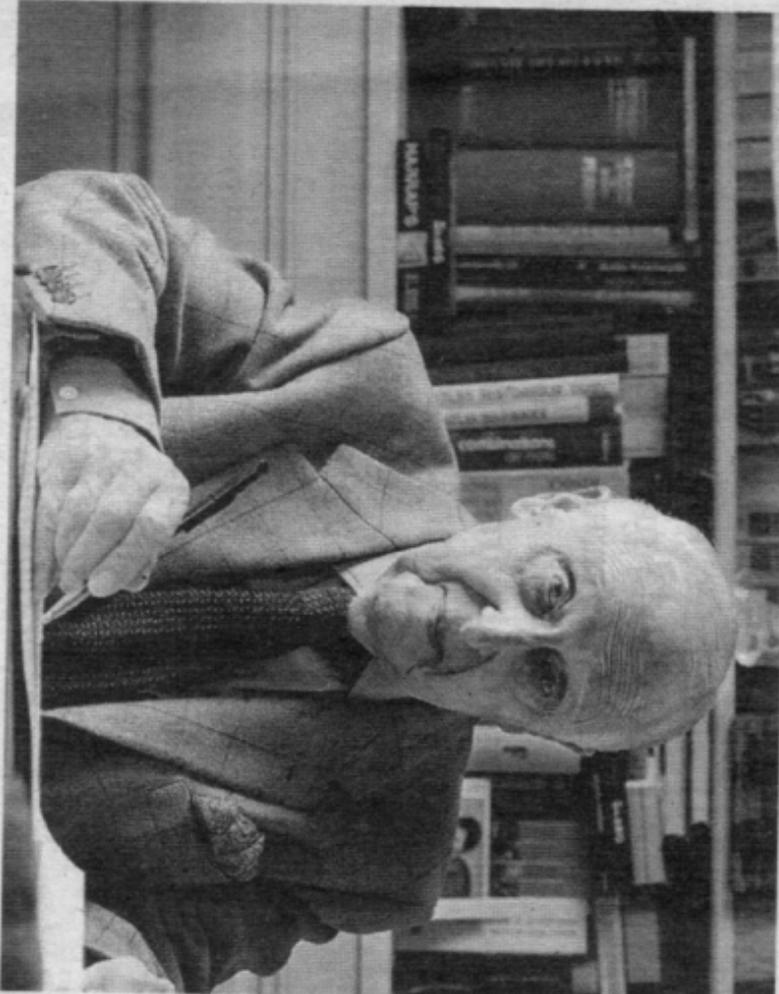
Le soldat Daniel Cordier, futur secrétaire de Jean Moulin, se trouve en Grande-Bretagne, au camp de Delville, à Aldershot (Hampshire), après avoir rejoint les premières Forces françaises libres de la Légion de Gaulle, le 28 juin 1940.

JEAN-LOUP GAUTREAU/AFP



21 NOVEMBRE 1989

Daniel Cordier commente pour le ministre de la Culture, Jack Lang, l'un des tableaux dont il vient de faire donation au Centre Georges-Pompidou, à Paris. Responsable d'une galerie d'art dans la capitale, Daniel Cordier vient alors de donner trois cents œuvres au Musée national d'art moderne.



16 JUIN 2009

Au tournant des années 1970, Daniel Cordier commence à consacrer beaucoup de temps à l'écriture. Il s'attelle à sa tâche de mémorialiste avec rigueur et ardeur. Paraîtront Jean Moulin et le Conseil national de la Résistance, puis, en trois volumes, Jean Moulin. L'inconnu du Panthéon et, enfin, Jean Moulin. La République des catacombes. Des années plus tard, il racontera sa vie dans *Alias Caracalla*.

123

CHARLES PLATIAU/AFP



18 JUIN 2018

L'ancien résistant et secrétaire de Jean Moulin, également compagnon de l'ordre de la Libération, serre la main du président français Emmanuel Macron lors d'une cérémonie commémorant l'appel du général de Gaulle de juin 1940, au Mémorial national du mont Valérien, à Suresnes, en banlieue parisienne. Le même jour, Daniel Cordier est élevé au grade de grand'croix, le plus élevé de l'ordre de la Légion d'honneur.

>>